

Dimanche 2 mars

Jean 9.1-41

Sophie Reymond
Lausanne

On parle le plus souvent de la foi comme d'un don. Mais ici, elle est présentée comme un parcours, un « apprentissage » même (J. Zumstein). Et c'est pourquoi longue est cette histoire qui nous est racontée, qui met en scène différents personnages, et donc différentes attitudes face à Jésus.

Cette diversité répond et correspond en tout premier lieu à la fonction de la mission de Jésus telle qu'il la définit lui-même dans ce récit : *Je suis venu en ce monde pour une remise en question...* (v. 39). Dès lors, quand une véritable remise en question a lieu, il n'est pas étonnant que, dans un premier temps, il y ait quelque désordre, "remue-ménages" et division. C'est l'une des forces des récits évangéliques que de restituer ainsi toutes les possibilités de sentiments suscités par l'action totalement neuve, inédite de Jésus : *Jamais on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle de naissance* (v. 32). Peut-être est-ce là le point de départ à sans cesse reconsidérer : la nouveauté radicale que constitue la venue de Jésus, signalée ici par la guérison d'un aveugle de naissance.

Et face à cette nouveauté, nous ne pouvons être qu'un aveugle de naissance : cécité et nouveauté, ces deux pôles sont inévitables, d'où la foi comme révélation, dévoilement, guérison, apprentissage, *afin que ceux qui ne voyaient pas voient*. La cécité spirituelle est non seulement une condition spirituelle originelle (qui serions-nous, à croire que rien, de Dieu, ne nous serait incompréhensible, ne susciterait notre étonnement ?), mais elle est quelque chose à accueillir comme telle, comme le véritable commencement de la foi.

Jésus déporte et renverse le regard : non pas pourquoi, mais pour quoi, en vue de quoi (*Mais c'est pour que les oeuvres de Dieu se manifestent en lui !* v. 3) : la cécité devient le lieu de la manifestation de la puissance de Dieu, le lieu de sa révélation, afin de croire davantage, mieux, de manière plus pleine et entière, de voir là où il y a obscurité. Et l'obscurité consiste peut-être bien en premier lieu à chercher à identifier en nous une cause à la cécité spirituelle, et même à trouver un coupable : *qui a péché pour qu'il soit né aveugle, lui ou ses parents ?* (v. 2).

Qu'il s'agisse d'un aveugle de naissance écarte déjà un retour accusateur sur soi : en quoi serions-nous responsables de notre naissance ? Mais si forte est la pente à chercher une cause que nous n'hésitons pas à remonter plus loin : si ce n'est pas moi, ce sont mes 'parents' – entendons par là et de manière générale : quelque chose ou quelqu'un qui me précède, une origine, un antécédent, de quelque ordre qu'il soit, sur quoi je peux prendre appui-. L'évangile, quant à lui, part du moment présent, prend la situation telle qu'elle est et regarde délibérément vers l'avenir : ce qui l'intéresse, c'est moins le mal ou le malheur que leur conversion et leur transformation en vue d'un bien ou d'un bonheur.

Et cela, comme une dynamique interne de la foi et de l'action prévenante de Dieu

sur notre vie. Car notons bien que, contrairement à d'autres récits de guérison, l'aveugle ne demande rien, ce sont les disciples qui interrogent Jésus à son sujet. *En passant, Jésus vit un homme aveugle de naissance...* : l'aveugle est là, sur le passage de Jésus, comme par hasard, comme une occasion de manifester les œuvres de Dieu, une occasion aussi où se cristallisent les réactions. Il est au début assez passif, il se laisse faire, répond certes à l'envoi de Jésus (v. 7), mais ne revient pas témoigner de son propre chef, ni ne se pose trop de questions : *je ne sais qu'une chose : j'étais aveugle et maintenant je vois.* (v. 25), non par simplisme d'esprit, mais comme un constat d'évidence. Pourtant, et sur la base de cette guérison opérée par Jésus (la grâce qui nous précède), l'aveugle, qui nous est proposé en exemple, va progresser dans sa perception de Jésus, lui donner des noms différents. Au début, nous lisons "*l'homme qu'on appelle Jésus*" (v. 11), puis "*C'est un prophète*" (v. 17), "*Je ne sais pas si c'est un pécheur*" (v. 25), la guérison signalant "*un homme plein de pitié et faisant la volonté de Dieu*" (v. 31), un homme qui est *de Dieu* (v. 33) : tout cela culmine par une confession de foi dans le *Fils de l'homme* (v. 35).


Les Pharisiens, quant à eux, donnent l'impression de chercher de tous les côtés possibles, dans le connu ou le vérifiable, des explications à l'action de Jésus : du côté de la loi (observance ou non du sabbat), de l'autorité des Docteurs de la loi (v. 34), du 'statut' religieux (pécheur/pas pécheur), de l'origine du pouvoir thaumaturgique de Jésus (v. 16, 33). Ils s'affolent, ou tergiversent.

Une ignorance disponible à la nouveauté de vie d'un côté, qui culmine dans la confession de foi ; une rigidité formelle de l'autre, un quant-à-soi assuré (cf v. 40), capables de jeter dehors (cf. 34) un homme manifestement guéri.

L'évangile met ainsi en scène comme une crise de la connaissance, une remise en question de ce que l'on sait, quand ce que l'on sait vient construire des barrières à coup de certitudes définitives, obscurcir la lumière du Christ ; mais aussi ce que l'on ne sait pas, lorsque ce que l'on ne sait pas vient démobiliser un appel à davantage de connaissance : guéri, l'aveugle n'en a pourtant pas fini dans sa découverte de Jésus, au fil des rencontres et des questions posées. Apprendre dans la foi et par la foi, c'est admettre une forme moins d'incertitude que de provisoire dans la connaissance du Christ.

De fait, se peut-il qu'au croyant même soit à jamais épargné de se poser à nouveau la question de l'aveugle : *Qui est-il pour que je croie en lui ?* (v. 36). Quelle réponse donnera-t-on, qui ne fermera pas le débat, au-delà de tous les titres que l'on peut lui donner en fonction des circonstances, de la profondeur de notre connaissance ou ignorance, de notre environnement historique et culturel ? Peut-être la meilleure réponse est-elle présentement à lire dans la réponse de Jésus lui-même : il est *celui qui te parle* (v. 37). Il y a là aussi comme un aboutissement : du guérisseur à celui qui nous parle.

De sorte que connaître le Christ et apprendre à la connaître ne se présente comme une recherche qui trouverait sa source en nous, mais une écoute d'une voix qui parle déjà en nous : voir, ce sera laisser pénétrer en nous sa Parole, produire du fruit, l'écouter, nous laisser guider par elle. Là est la véritable clairvoyance, qui n'en reste pas aux manifestations passées, mais aspire aussi à un renouvellement et à une nouveauté, devant nous : car reconnaître que nous ne connaissons pas tout du Christ s'accompagne d'une promesse ou d'une espérance en un surcroît. Le *comment*, voilà une première préoccupation qui est effectivement prise en compte : le geste de Jésus nous est d'abord décrit (v. v. 6), puis confirmé par l'aveugle (v. 11). Mais l'on sent bien aussi que ce comment n'épuise pas la vraie question, celle de l'identité de Jésus



et de son pouvoir, celle de la foi en une parole qui vient d'ailleurs : il est *celui qui te parle*, envoyé par Dieu afin que ceux qui ne voyaient pas voient, qui n'écoutaient pas écoutent, que les yeux, les oreilles, le coeur s'ouvrent à une plénitude de vie.